

Henri Berna

Les amours épistolaires

L'amour en 1939



Les amours épistolaires

L'amour en 1939



Henri Berna

Les amours épistolaires
L'amour en 1939

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4028-0

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*A la mémoire d'Hector Langley
Mort à Sarreguemines
le 11 septembre 1939
aux premiers jours de la guerre*

Sommaire

Introduction	13
De l'air du temps	17
Que comprendre ?	23
1939	29
De la famille	33
De la morale familiale	39
Des mœurs	43
De la pureté	47
Des mentalités	53
De l'évolution des mœurs	57
De la stratégie du mariage	61
Réflexions annexes	67
Le calendrier des lettres	71
Lettres d'Hector et Elise	73
Epilogue	203

Introduction

La revue du 14 juillet est un spectacle d'une intensité rare pour qui a la fibre patriotique. Ce grand déploiement de forces militaires, d'uniformes, de drapeaux, et ces défilés scandés par une musique martiale sont un régal pour un cœur républicain, comme ils pouvaient l'être également pour les monarchistes ou les dictatures militaires.

Les spectateurs y viennent par ferveur pour leur pays ou pour leur président ou pour leur armée ou pour les grands corps de l'Etat, et s'agglutinent sur tout le parcours en se disputant les places. Certains affectionnent le défilé des troupes et les uniformes rutilants ; d'autres s'enflamment pour le matériel : la patrouille de France, les avions et hélicoptères, les chars à chenilles, légers ou lourds ou portés sur d'immenses remorques. Les nostalgiques viennent aussi pour le drapeau qu'ils ont défendu, et d'autres pour magnifier l'idée qu'ils ont de la France éternelle. Mais il en est aussi, et ils sont nombreux, qui ne viennent que pour la mise en scène et l'organisation théâtrale, tout comme ils vont voir les feux d'artifice.

J'avais conquis de haute lutte une place privilégiée, à l'ombre, au premier rang et avec appui sur les barrières, près du Rond-point des Champs-Élysées, mais j'avais dû, par galanterie, la céder à une vieille dame qui semblait souffrir de la chaleur et de la station debout. Une amie l'accompagnait. Elle me remerciait d'un sourire figé, mais elle me fit ensuite participer à sa ferveur patriotique en me prenant parfois la main et en la serrant fort sous le coup de l'émotion.

Sur la fin du défilé, elle manifesta quelques gestes de fatigue ou peut-être d'impatience, et faillit défaillir à plusieurs reprises, à moins qu'elle ne me jouât une scène de sa composition. Je crus devoir lui proposer, ainsi qu'à son amie, de les aider à trouver un taxi pour le retour ou de les faire rapatrier par la Croix-Rouge.

La vieille dame me manifestait une certaine attention et même une apparente affection, et je me félicitai d'avoir été serviable à son égard. Mais son amie me dit en aparté : « N'y prêtez pas attention, ma cousine Elise radote un peu. Elle va vous dire que vous ressemblez à quelqu'un. »

Comme j'habitais rue Frémicourt, je profitai du taxi jusqu'à Grenelle, mais elle ne voulut pas me laisser payer la course, puis insista pour ne pas me laisser partir. Elles me firent entrer dans leur appartement. Il semblait que j'avais sauvé la pauvre éclopée d'un naufrage ou que je sois le seul à lui faire supporter la vie. Elle voulut me reconforter d'un verre de limonade, et m'assura deux ou trois fois que je ressemblais à son défunt mari ou à son amant ou à son fils ou à son voisin... je ne sais plus.

Avec la limonade vinrent les confidences : elle habitait Rouen et vivait dans un calme relatif, ce qui d'ailleurs lui suffisait. Elle venait presque tous les ans chez sa cousine pour assister au défilé du 14 juillet et se passionnait pour les beaux uniformes et la prestation des troupes.

Quand je lui dis que j'étais pigiste au Figaro, elle me prit pour un grand reporter ou pour un écrivain célèbre ou pour un rédacteur influent, et me considéra alors avec plus d'attention. J'étais assez conscient du bonheur que je lui procurais en me laissant encenser et congratuler, et en me faisant comparer à je ne sais trop qui. Mais je ne tardai pas à voir qu'elle affabulait un peu et vivait un rêve éveillé dans lequel les garçons de mon âge tenaient le haut du pavé et avaient de grands pouvoirs de séduction.

– C'est vrai qu'il lui ressemble ! disait-elle de temps en temps.

– Elle est comme ça depuis des années, me dit sa cousine. Elle a subi sans broncher tous les désagréments de la guerre, puis a fait toute une carrière dans l'administration du port de Rouen, mais elle ne vit plus maintenant que pour voir défiler des troupes et acclamer des uniformes et des drapeaux. Elle est loin d'être folle, mais elle ne tient aucun compte des contingences matérielles. Et tout ça pour un chagrin d'amour !

Lorsque je voulus partir, la vieille dame se récria et me retint disant : « Mais il n'a même pas lu mes lettres ! Je veux lui faire lire mes lettres. Corinne, montre-lui mes lettres. »

Avec une application louable qui tenait autant de la servilité que du désir de ne pas s'attirer de criaillerie supplémentaire, la cousine alla chercher dans sa valise deux paquets de lettres entourées de rubans de couleur qu'elle étala sur la table.

– Crois-tu qu'il pourra les publier dans le Figaro ? demanda sans rire la vieille dame, manifestant ainsi autant de naïveté que d'à propos.

– Dites-lui que vous vous chargerez de la publication, me dit la cousine. De toute manière, elle ne s'apercevra de rien. Et vous la débarrasserez d'un grand poids. Ce sont ses souvenirs qui lui ont détraqué l'entendement.

Je promis de rapporter le paquet après publication. Et je passai ma soirée à reconstituer la chronologie des lettres et à essayer d'en comprendre la portée.

Me plonger ainsi dans une histoire de plus d'un demi-siècle me procurait une sensation étrange de voyeurisme et d'amitié partagée. Mais je passai outre mes préventions et m'abandonnai à la curiosité.

De l'air du temps

Toutes ces lettres étaient datées d'avant guerre, et plus précisément de l'année 1939. Leur style, leur présentation, la couleur du papier, tout cela paraissait anachronique ou plutôt hors du temps. On sentait l'application réfléchie et passablement désuète de correspondants qui n'usaient guère du téléphone et ne connaissaient pas encore le portable ou les messages informatiques.

Certaines lettres étaient déchirées à la pliure ou froissées d'avoir été tant lues et manipulées. La nostalgie qui se dégage de toute émotion humaine transpirait de ces feuilles mortes, et incitait au respect, au recueillement même.

Assez curieusement, l'atmosphère politique de l'époque n'apparaissait qu'en filigrane. C'est tout juste si l'on parlait de bruit de bottes.

Et pourtant ! Quelle époque ! Quelle fantasmagorie de dictateurs assoiffés de haine et de puissance malsaine, de démagogues délirants, de démocrates introvertis ou paralysés par l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pieds... Peut-on aujourd'hui imaginer un tel roman d'amour dans un tel déferlement d'idées

nauséabondes et d'actions barbares, une telle accumulation de sottises creuses et de fantasmes dégradants, une telle mentalité de brutes avinées, d'histrions de parade ou de criminels patentés.

Les années 30 avait vu la montée en puissance des noirs et des rouges, chacun se confortant par la veulerie ou la rouerie de l'autre, tandis que se concrétisaient les idéologies absurdes et inhumaines de force, de domination, d'accaparement et de tyrannie. En 1932, on se félicitait en France du recul des nazis, et on déplorait le succès relatif des communistes. En Sarre, les forces internationales font dissoudre des unités paramilitaires de SA et de SS. La France signe un pacte de non-agression avec l'Union soviétique, régime dont on veut ignorer l'aspect brutal et grotesque. En France, on joue à faire tomber le gouvernement d'Edouard Herriot pour le remplacer par un gouvernement Paul-Boncour, puis un gouvernement Edouard Daladier qui sera bientôt remplacé par un éphémère gouvernement Albert Sarraut, puis par un cabinet Chautemps, puis encore Daladier. La crise nous vaut trois cent mille chômeurs ou peut-être plus, et un déficit de dix milliards.

En 1933 et en Allemagne, le président Hindenburg ne peut s'empêcher de nommer Hitler chancelier. L'incendie du Reichstag permet d'incriminer les communistes et de multiplier les rafles. On ne sait pas encore que l'on a ouvert à Dachau le premier camp de concentration nazi, et l'on minimise les discriminations raciales contre les juifs que l'on écarte des postes de responsabilité ou qu'on force à l'exil.

On croit aux vertus des pactes d'alliance et aux alliances bi ou tri ou quadri-latérales. De même, la Grande-Bretagne en signera un avec l'Irlande. Un

pacte de non-agression est également signé par l'Irak, l'Iran, la Turquie et l'Afghanistan. Chaque pays pense se protéger efficacement en signant des pactes de non-agression, de collaboration ou de défense.

En Allemagne, on veut magnifier la race aryenne, et on autorise la stérilisation de certains malades. On ne sait pas encore ce que peut recouvrir ce mythe de la race.

En 1934 et France, après le curieux suicide de l'escroc Stavisky, les ligues populaires d'extrême-droite manifestent devant l'Assemblée : plus de cinq cents morts et blessés. En Allemagne, c'est la nuit des Longs-couteaux : les SS et la Gestapo montrent leur efficacité. A Vienne, des putschistes assassinent le chancelier Dollfuss. La mort du président Hindenburg fait de Hitler le maître de l'Allemagne. En Italie, on prescrit le port de l'uniforme fasciste aux professeurs.

En URSS, on pratique les purges à grande échelle.

En 1935, la Sarre choisit de se rattacher à l'Allemagne. En URSS, les soviets consacrent la suprématie de Staline, tandis qu'en Allemagne, les non-aryens sont exclus radicalement des emplois publics. A l'imitation de l'Allemagne, on réarme un peu partout en Europe, mais en France, on chante : « *Tout va très bien, madame la marquise* » et « *Viens poupoule* » ou « *Y a d'la joie.* »

Pour s'opposer aux ligues factieuses et pour défendre les libertés démocratiques prétendument menacées, les organisations de gauche créent le Front populaire qui remportera les élections de mai 1936. On cultive à l'envi le droit de grève et de manifestation. En juin, les accords Matignon consacrent la semaine de quarante heures et les quinze jours de congés payés,

en donnant à croire à une exceptionnelle libéralité ou générosité de l'Etat, alors qu'il ne s'agit que de créer des caisses alimentées par des ponctions sur les salaires. On étend la portée des conventions collectives et on impose les délégués du personnel. On accorde des augmentations de salaire, mais en septembre 1936, le franc est dévalué de 30 %. On n'ose pas encore parler d'incurie ou de tromperie, mais la propagande officielle chante alléluia et en tire parti pour alimenter sa propagande socialiste!

En Espagne, c'est la guerre civile, et les avions allemands et italiens soutiennent les franquistes. Les jeux olympiques de Berlin ne consacrent aucune supériorité de la race aryenne. En France, le ministre de l'Intérieur Roger Salengro, accusé de désertion par la droite se suicide. Il semble victime de l'acharnement de la presse, mais dans trois ans, Thorez, le leader communiste, désertera vraiment et partira pour Moscou sans se suicider.

En Espagne, on assassine Primo de Rivera, chef de la Phalange. Jean Mermoz disparaît dans l'Atlantique sud ; on ne le pleure que modérément car on lui prête des idées de droite. Le roi d'Angleterre Edouard VIII cède sa couronne à son frère Georges VI. En URSS, on purge toujours. A Clichy, des communistes enrégimentés attaquent les partisans du colonel de La Roque. Le gouvernement de Léon Blum commence à comprendre qu'il faut comprimer les dépenses publiques car il prévoit une débâcle financière. L'année 1937 restera celle de l'Exposition internationale de Paris où l'on pourra admirer à Chaillot le pavillon allemand faisant face au pavillon soviétique, tous deux fièrement dressés. En Asie, la guerre se précise, car le Japon envahit le nord de la

Chine sans même déclarer la guerre. En Allemagne, il n'y a que quatre camps de concentration, dont un pour les femmes, et l'on se préoccupe fort de la fonctionnalité des cellules, à défaut de penser au confort des détenus. Mussolini se rend à Berlin afin de concrétiser l'alliance avec Hitler. En application des lois dites de Nuremberg, les médecins juifs sont exclus des caisses d'assurance-maladie.

A Paris, on est en plein surréalisme artistique, mais aussi politique : on forme un second cabinet du Front populaire, et Léon Blum ayant démissionné, on se rabat sur Chautemps. En Autriche, on tremble devant les ambitions allemandes, et pour amadouer Hitler, on nomme un nazi au ministère de l'Intérieur. On décide de laisser les Espagnols à leur triste sort, en faisant sortir tous les combattants étrangers, et en parlant de non-intervention.

A Moscou, on élimine les droitiers et les trotskistes, tandis que Hitler fait décréter la réunification de l'Allemagne et l'Autriche sous le nom de l'Anschluss. A Paris, on parle de fin du Front populaire, mais le nouveau cabinet Blum ressemble trop à l'ancien. Chez Citroën, les ouvriers occupent leur usine et réclament des augmentations de salaire. Les mouvements de grève s'étendent. Le nouveau gouvernement Daladier procède à une seconde dévaluation du franc.

En septembre 1938, devant les menaces hitlériennes sur la Tchécoslovaquie, la France et l'Angleterre cèdent piteusement à Munich, dans le but d'empêcher la guerre. Le territoire des Sudètes est occupé par les nazis.

En Allemagne, les juifs doivent rendre leur passeport, et des scènes de violences et de pogrom

marquent les commerçants juifs. Pour lutter contre l'exil des populations juives, Göering leur propose d'acheter assez chèrement leur liberté.

Après la prise de Barcelone par les nationalistes et la consécration de Madrid comme capitale, de nombreux Espagnols se réfugient dans le sud de la France. Les troupes allemandes entrent en Bohême-Moravie. En France, on réagit en accordant les pleins pouvoirs à Daladier. Celui-ci essaie de remédier au désastre de l'économie socialisée en prenant de nombreux décrets-lois.

Devant les ambitions de l'Allemagne sur la Pologne, la France et l'Angleterre tentent de rallier la Russie à la cause de la paix, mais Staline joue au plus fin. En juillet 1939, éclate la crise du corridor de Dantzig, et en août, on apprend la signature du pacte germano-soviétique, lequel ne semble pas choquer outre mesure les communistes qui s'emploient à y trouver de bonnes raisons de stratégie ou de véritable duplicité.

Le 1er septembre, les troupes allemandes entrent en Pologne. Le 3, la France et le France décrètent la mobilisation générale et déclarent la guerre à l'Allemagne. Le lendemain, les troupes françaises entrent en Sarre, et en ressortiront le 12. En France, on se venge de la trahison russe, du partage de la Pologne entre Hitler et Staline, ainsi que de la vassalité des communistes français en décidant la dissolution du PCF, puis l'arrestation de 14 députés communistes.

En France, le moral est bon, puisque Charles Trénet chante *Y a d'la joie* et Ray Ventura et son orchestre chantent : *On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried*.

Que comprendre ?

Pouvait-on penser, au début de 1939, que la guerre était si proche et que la décomposition du pays allait être si subite et si dramatique, et qu'elle demanderait plus de cinq ans de lutte et d'efforts de réhabilitation ? Bien entendu, on a beau jeu aujourd'hui de prophétiser que l'idéologie nazie ne pouvait que conduire à la déflagration, et que l'idéologie bolchevique ne pouvait qu'apporter le malheur et la souffrance. Il nous est facile de voir que la guerre se précisait, et de comprendre que la reculade de Munich ne pouvait qu'attiser les convoitises des ogres hitlériens ou bolcheviques.

La France de 1939 nous apparaît cependant comme une vraie démocratie, c'est-à-dire un assemblage de toutes opinions librement exprimées, et l'on trouve normal que les manifestations politiques y fassent fleurir la propagande socialiste et communiste, tout autant que les revendications patriotiques de la droite.

Depuis l'instauration du Front populaire, en trois ans seulement, on s'était employé à satisfaire les aspirations légitimes ou non du monde ouvrier

prétendument représenté par la nouvelle Chambre. On avait cédé aux grèves répétées des ouvriers de l'automobile, et on accordait généreusement des augmentations de salaire que l'on rognait et rattrapait ensuite en dévaluant le franc par deux fois. On décrétait que le travail était pénible et peu valorisant, et on décidait de réduire à quarante heures la semaine de travail et d'accorder deux semaines de repos obligé, sans perte de salaire, disait-on.

La propagande officielle et une mentalité plébéienne qui nous paraît aujourd'hui bien hypocrite, faisaient passer tout cela pour des avantages sociaux, en négligeant de dire qu'on obérait ainsi les futures augmentations de salaire tout autant que la productivité et la compétitivité, et que cette soudaine générosité était payée par les cotisations des travailleurs eux-mêmes et leurs entreprises, et non pas par l'Etat ou quelque généreux nabab. Mais on ne semblait pas s'apercevoir que tous ces avantages dits sociaux ne faisaient que renchérir le coût de la vie, et même ne pas satisfaire du tout le monde ouvrier, lequel continuait à demander des compensations de salaires.

Un vent de libération sociale passait dans les esprits et dans les mœurs, et l'on ne pensait plus qu'à fêter dignement cette conquête du pouvoir par les masses laborieuses, et à chanter les bienfaits de la socialisation de l'économie. On n'avait pas renoué avec les fêtes païennes de 1793, fête de la déesse Raison, fête de l'Etre suprême, fête de la félicité, fête de la fraternité, etc. et l'on n'avait pas encore songé à une fête de la musique, de la danse, des grands-mères, etc. mais on commandait à la production cinématographique de célébrer dignement les vacances à la mer, à la

montagne ou à la campagne. Ray Ventura et son orchestre chantaient que tout allait bien malgré la mort du marquis et l'incendie du château et des écuries.

Sur bien des points, on en était en 1939 comme on l'avait été en 1914, avec de vrais partisans de bellicisme, de revanche et de nationalisme d'un côté, et de laxisme utopique et socialiste de l'autre.

On imagine facilement que seuls les nazis avaient des démangeaisons antisémites, et on était à cent lieues de penser qu'ils iraient aussi loin dans la barbarie et la honte. Les colères de l'affaire Dreyfus avaient duré jusqu'à la grande guerre, et les pulsions nationalistes de l'Action française ont marqué tout le début du siècle, mais voici qu'avec la naissance du fascisme italien, puis du fascisme allemand, c'est toute l'idéologie antiparlementaire qui déferle sur toute l'Europe. Il faut dire que les malversations plombent le monde politique et que les scandales du genre Stavisky ne sont pas faits pour apaiser les esprits.

Face au parlementarisme qui, avec l'affairisme de la bourgeoisie libérale, semble incarner la décomposition de l'âme nationale, certains voudraient donner à la France un chef qui soit indiscutable et au-dessus de tout. Depuis 1926, les organisations du type Croix-de-Feu regroupant d'anciens combattants s'activent pour dénoncer tout ensemble les malversations des politiques, les théories pacifistes, l'idéologie socialiste ou bolchevique, les mœurs parlementaires qui ne conduisent qu'à des pugilats et à des renversements de gouvernements. Plus généralement, les adeptes du colonel de La Roque vitupèrent le laxisme des démagogues au pouvoir depuis 1936 et ces abandons successifs de l'autorité régaliennne, ainsi que la culture de la facilité, du profit

immédiat, de la diminution du temps de travail, du loisir et du farniente. Il semble qu'ils soient conscients des dangers qui menacent les sociétés de type hédonistique, trop occupées de divertissement, et ne réclament un Etat fort que pour conjurer les menaces qui se précisent. Ils expliquent les difficultés économiques par l'incurie du Cartel des gauches ou celle plus marquée encore du Front populaire. Et ils s'indigneront plus encore lorsque les socialo-communistes montreront, dès leur premier mois de règne, leur respect de la démocratie en faisant dissoudre toutes les ligues.

Bien entendu, la propagande gauchiste a beau jeu de les vouloir assimiler à des fascistes, alors qu'ils sont les premiers à lutter, dans le Mouvement social français, qui représente autant que l'ensemble des partis de gauche, contre tous ceux qui ne respectent pas les règles démocratiques, parlent de menées révolutionnaires ou de prise de pouvoir par la force.

Il paraît évident que l'activisme politique des Croix-de-Feu est du même tonneau que celui des socialistes ou des communistes, mais il semble que la propagande officielle leur veuille faire reproche de leurs méthodes musclées et de leur force politique, surtout après les manifestations du 6 avril 1934. On cherche aussi à les assimiler à la Cagoule, ou à leur reprocher des accointances avec le Parti populaire français, créé et animé par Doriot, un ancien communiste.

A la veille de 1939, malgré le fiasco plus que patent du Front populaire, les Croix-de-Feu, comme l'ensemble de la droite, semblent anesthésiés par le positivisme et l'activisme de la gauche, laquelle se révélera bien incapable de répondre aux défis que lui

pose l'Histoire et de s'opposer plus encore aux exigences des nazis européens.

Il reste cependant que le rigorisme de la droite et le laxisme de la gauche ont mis à mal la société française peu préparée aux souffrances de la guerre et surtout à la honte et aux rigueurs de la défaite.

*

* * *

1939

L'Histoire du monde est marquée des seuils importants que constituent des dates fatidiques généralement frappées de cataclysmes, de catastrophes ou de bouleversements dramatiques. Ces seuils, même s'ils ne sont pas toujours tenus comme tels, font passer d'une période à une autre, d'un régime à un autre, d'une domination à une autre, d'un mode de vie à un autre... Ce sont ces dates fatidiques qui scandent les évolutions de la société, mais aussi celles des mœurs, des idées, des comportements et même des idéaux.

Choisissons-en quelques-unes au hasard, et sans préjuger de leur importance relative : 323- Constantin règne sur l'empire romain et accepte le catholicisme ; 451- victoire sur les Huns d'Attila ; 843- effondrement de l'empire de Charlemagne ; 1066- le duc de Normandie conquiert l'Angleterre ; 1099- entrée des croisés à Jérusalem ; 1453- La prise de Constantinople par les Turcs qui marque la fin de l'Empire grec ; 1492- découverte d'un Nouveau-monde ; 1571- victoire de Lépante sur les Turcs ; 1685- révocation de l'Edit de Nantes ; 1789 – 1793 – 1814- 1830 – 1848 – 1851 – 1870 – 1914, etc.

1939 marque la fin des illusions des démocraties face aux idéologies perverses des fascistes et bolcheviques. Plus exactement, 1939 devait ouvrir les yeux des vertueux pacifistes, et les mettre en face de la triste réalité. Mais le conditionnement des esprits est tel que l'on croit encore au miracle, à la victoire des bons sur les méchants, et au retour de la félicité à peine perturbée par des velléités expansionnistes des fascistes et communistes. L'aveuglement est tel que l'on trouvera encore en France ou en Grande-Bretagne des adeptes de ces théories barbares.

La guerre, que certains préparent depuis si longtemps, va éclater et balayer sans semonce toute la philosophie hédoniste du Front populaire. Les idéalistes, les laxistes, les candides, les crédules, les naïfs et les niais devront déchanter et se rendre à l'évidence. On a beau vouloir retarder l'échéance, elle arrive inexorablement avec l'annonce du pacte germano-soviétique et l'invasion de la Pologne. On réagit à Paris en emprisonnant les complices de l'URSS, c'est-à-dire les députés communistes. On rétablit la censure, car on comprend que l'excès de liberté entraîne la débauche d'idées et risque de déboucher sur le sabotage ou la trahison.

C'est d'abord un sentiment de solidarité avec la Pologne envahie, et non une quelconque attitude belliciste qui fait déclarer la guerre à l'Allemagne par la Grande-Bretagne et la France. Mais comme on manque de préparation, comme on se prévaut de notre pacifisme, et comme on ne veut pas connaître l'importance du potentiel militaire des nazis, on pense que la ruée allemande sera contenue par notre ligne Maginot, et que la guerre sera courte et conditionnée par notre désir de paix.

On peut être étonné aujourd'hui de l'importance que peuvent avoir en 1939 les idéologies socialistes et communistes malgré le souvenir des crimes jacobins de 1793-1794 et communards de 1871, et malgré le fiasco du Front populaire et la désorganisation de l'économie frappée par la démagogie et l'irresponsabilité. Il est vrai que l'on ne connaît pas encore le triste bilan de l'économie planifiée en URSS et qu'une propagande amplifiée et savamment orchestrée cherche à en faire un modèle de nouvelle société triomphante.

Et l'on peut aussi trouver assez bizarre que les mouvements qui s'appliquent à se référer au travail, à l'effort, au patriotisme ou à la liberté d'entreprendre ne soient pas plus forts et plus adroits pour faire partager leurs convictions, et qu'ils ne puissent être mieux compris de la population.

*

* *

De la famille

En 1939, l'honorabilité de la famille, bien plus et bien avant la position sociale du père et les qualités de la mère, s'obtient par le mariage. Un mariage sacralisé par un double cérémonial, civil et religieux, et une grande dépense en solennité, en apparat et en démonstrations festives... Le mariage est une porte ouverte sur une normalité qui doit conduire au bonheur, au contentement des principes existentiels, aux satisfactions domestiques ainsi qu'à l'accomplissement du principe héréditaire. C'est un objectif immuable que recherchent obstinément les filles, et qui ne vise qu'à engluer les garçons, pour la plus grande satisfaction de tous. C'est l'accomplissement d'un rite plus que millénaire qui doit consolider la société en s'appuyant sur l'Eglise, la morale, l'ordre civique et l'ordre social.

Pas question, évidemment, de concubinage, d'union libre, de simili-mariage ou d'union devant l'autel de la nature, comme on disait au temps de Marat. Un bourgeois, un ouvrier embourgeoisé, un ambitieux, un honnête homme, tous aspirent à se faire normaliser et sacraliser par le mariage.

Le rituel ne change guère depuis des siècles, du moins dans le beau monde et chez ceux qui cherchent à l'imiter. L'union n'est plus dans le pouvoir des parents ou laissé à la discrétion officieuse d'une marieuse. On doit se rencontrer dans un milieu huppé, et dans une soirée convenable, ou éventuellement sur un court de tennis. Le temps de réflexion appelé fiançailles doit être suffisamment consistant pour que chacun puisse s'accommoder de l'idée d'une union, les fiancés comme les parents, les amis, les proches ou les indifférents. Certaines petites privautés sont autorisées : les attouchements câlins, les baisers furtifs, les promesses verbales et les aveux sincères, mais pas plus, et surtout pas d'anticipation des ripailles sexuelles ou de célébrations vénusiennes. Tout au plus, s'il y a franchissement du Rubicon, il faut que cela se fasse dans quelque in-pace secret, de manière à ne pas heurter la sensibilité des pointilleux et ne pas alimenter les commérages spécialisés.

C'est que l'on tient pour essentiel l'intégrité de la jeune épouse qui ne doit pas avoir dévalué son patrimoine par des aventures pré-conjugales ou des manœuvres illicites. Rien n'est plus malséant qu'un ventre arrondi dans une robe blanche supposée marquée de limpidité, et rien n'est plus désagréable que la suspicion qui s'attache souvent à diminuer les mérites de la jeune mariée.

On conviendra aujourd'hui que la rigueur de ces mœurs a tendance à s'exagérer par le préjugé, par des nécessités de morale et de tranquillité familiale, par l'idéalisation de la pureté féminine et par le souci des mâles à se vouloir être les premiers en tout. L'Eglise

y ajoute des considérations éthiques, en faisant intervenir les textes bibliques, la vie des saints et les enseignements liturgiques. Curieusement, le pouvoir civil ne fait aucun effort pour abonder dans le sens de la religion, ou en rajouter dans le sens de la morale. Et heureusement, car alors les sanctions seraient terribles, comme autrefois pour les vestales qui avaient transgressé la règle ou les très actuelles femmes musulmanes qui prennent des privautés avec leur patrimoine ou l'honneur de leur époux.

Ce qui est amusant, et même proprement époustouflant, c'est de constater que cette mentalité rétrograde ne date guère plus d'un demi siècle, et même qu'elle était encore en faveur il n'y a qu'une ou deux décennies. Aujourd'hui tout est tellement chamboulé que l'on ne sait comment réagir sagement.

L'amour devrait embellir le mariage et en faire une sorte d'apothéose extatique ou de consécration lyrique, et de fait, c'est souvent l'apparence qu'en donnent les apprêts, les festivités et l'air de contentement des époux et des proches. Le summum réside évidemment dans la totale approbation des parents, laquelle vient corroborer les engagements éternels des époux et montrer qu'ils ont bien succombé à quelque coup de foudre ou à une irrésistible attirance.

Mais l'amour fou, l'amour vrai, l'amour total et dévastateur ne se porte bien que dans les couches bourgeoises encore imbues de sentimentalité, et qui, pour avoir lu maints romans à l'eau de rose, croient encore au miracle et aux passions exclusives et foudroyantes. Dans les hautes couches de la société, on préfère consolider les alliances entre familles en se disant que les bagatelles d'amour viendront en leur

temps, et ne seront qu'un surcroît de bonheur pour les époux déjà comblés par la fortune. Dans les bas quartiers, on s'attache plutôt à des parades de convenance, n'étant pas assez stupides pour exiger du sentiment en plus des agréments que donne une union profitable aux deux familles.

De toute manière, seuls les exaltés se croiront en mesure d'exiger que le mariage soit véritablement la conséquence d'un amour fou et exclusif, mais tous voudront que leurs épousailles soient scellées par toutes les apparences du grand amour.

Il est cependant peu d'exemples où l'amour commence par de l'indifférence ou de la répulsion, comme cela s'était passé pour Frédéric Chopin, lequel écrivait de George Sand : « Son visage ne m'est pas sympathique et ne m'a pas plu du tout. Il y a même en elle quelque chose qui m'éloigne... » Aujourd'hui, personne ne songerait à écrire un roman en commençant par un pareil éloignement ! Mais il est par contre beaucoup de romans où les premières manifestations affectives sont la haine, le mépris, la défiance ou même la trahison. On en admire que mieux la dextérité de l'auteur qui parvient à retourner la situation en quelques centaines de pages, et à rendre plausible un amour commencé dans de telles conditions.

Les grandes passions, les folles amours, les affections retentissantes, les coups de foudre peuvent défrayer la chronique sentimentale, mais tout cela reste surtout dans le domaine virtuel, bien qu'il constitue l'essentiel de la littérature populaire. Il n'est d'ailleurs pas de romancier ou écrivain ou philologue qui ne cherche à décortiquer ce sentiment

extraordinaire qui tient tant de place dans les esprits et se porte encore mieux quand on l'analyse, qu'on le dissèque ou qu'on le peigne sous toutes ses facettes.

*
* *

De la morale familiale

Comparée à la dégénérescence des sociétés actuelles, la morale familiale de cette époque nous paraît auréolée des plus belles parures. On peut s'extasier sur l'apparente stabilité des couples, l'obéissance des enfants, les succès de l'éducation nationale laïque, l'absence de revendications subversives, le fait que les adultères soient soigneusement cachés et honnis, et que personne ne songe à créer un scandale en professant des idées de luxure ou de dérèglement. Personne ne publie de récits licencieux sur ses propres turpitudes, et ne fait des succès d'édition avec des insanités. Les audaces littéraires nous paraissent même aujourd'hui plus que fades et l'on se demande même parfois en quoi elles paraissaient audacieuses.

Les filles sont sages et ne se laissent aller que prudemment au dévergondage et qu'avec appréhension, répulsion et de grandes envies de passer pour prudes. Les garçons ne se préoccupent que d'être bien gominés, bien habillés et soucieux d'honorer leurs père et mère. Les parents, quant à eux, n'ont d'ambition que celle de pousser leur géniture dans des

emplois administratifs qui sont seuls bien considérés, les autres entrent dans la SNCF qui vient d'être créée.

Le monde sportif est propre, enthousiaste, un peu chauvin, mais terriblement exalté. On se passionne pour le Tour ou pour Paris-Roubaix, surtout quand le champion s'appelle Masson ou Vietto, mais aussi quand il est belge ou italien et qu'il montre un vrai visage de champion.

Chacun lit son journal d'opinion, mais d'autres reçoivent en plus la presse et la propagande de leur parti. Faute de radio généralisée, de télévision et d'ordinateur, on se passionne pour la chanson et le cinéma. On aime les valeurs sûres Maurice Chevalier, Mistinguett, Fernandel, Arletty, Michel Simon, Louis Jovet, Jean Gabin... tout autant que Charles Trénet, Marie Dubas ou Edith Piaf.

On commente les belles images d'*Hôtel du Nord*, ou la psychologie bon enfant de la *Femme du boulanger*, tout autant que l'on aime se dépayser en assistant à la projection de *Robin des Bois*, un grand film de caractère hollywoodien. On aime parler d'Errol Flynn, de Cary Grant ou Katharine Hepburn. Et l'on ignore superbement les beaux films russes marqués de propagande comme *Alexandre Nevsky* de monsieur Eisenstein.

Les lettrés et les snobs préfèrent les contemporains tels Jean Giraudoux, Julien Gracq, Montherlant ou Bernanos, et l'on parle aussi de Jean Cocteau. Les populeux préfèrent Francis Carco.

Il semble que le bonheur et la prospérité ne se puissent trouver qu'au sein d'une famille épanouie, soudée, normalisée par le patriotisme et la morale

bourgeoise, et exempte de tensions débilitantes ou stupides. L'idée de la famille est tellement naturelle que personne ne songe à en exploiter le mythe.

*

* *